

Défense d'afficher

Il y a les ceusses qui ont la foi du charbonnier. Le ciel sur le lac Léman ne m'a pas donné cette ferveur.

SERGE ARNAULD

Il y a des universitaires qui ont étudié la théologie ; ces femmes et ces hommes ont exposé leurs convictions et leurs doutes aux feux des Écritures. La terre genevoise ne m'a pas donné l'occasion de porter la robe noire du ministre pour répéter les cinq *sola* de la Réforme dont le *Sola scriptura* (l'autorité supérieure de la Bible) frappait naguère les esprits et les cœurs des Genevois. Cependant, cette cité a ensemencé mon naturel, sensible à la source de la Parole qui nourrit les uns de conviction, les autres de confrontation, et les ceusses d'une adhésion sans entrave. Quoi qu'on en dise ici ou qu'on en sourie là, de manière entendue de part et d'autre, la Bible exerce encore sur certains mortels une attraction dont je ne suis pas moi-même si honteux, sans doute en partie grâce à cette infusion calviniste du milieu protestant local qui avait un je-ne-sais-quoi d'incitatrice, faisant preuve en certaines occasions de plus de douceur que de rigueur.

En dépit des moqueries et du quand-dira-t-on s'attachant aujourd'hui au comportement du bougre qui lit et cite la Bible, j'affiche ! (comme le fit Antoine Froment qui apposa ses placards au Molard en 1533, peu avant que la Réforme fût adoptée à Genève).

Comme il est surprenant de découvrir l'importance et la primeur de l'eau dès les premiers versets du livre de la Genèse ! Lisons ensemble, ce ne sera pas long : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. » Après seulement deux phrases apparues dans nos têtes, nous sommes troublés, amies lectrices, amis lecteurs : ainsi la création a lieu, l'esprit de Dieu se meut, tandis que l'eau est préexistante.

Mon trouble devant cette affirmation se dissipe à la lecture du livre sur Jésus de Joseph Ratzinger dans lequel ma mémoire retient ceci : « L'Esprit et l'eau, le ciel et la terre, le Christ et l'Église, forment un tout. »

Et voici que je pénètre d'un coup d'un seul dans le deuxième jour de la Création, en ce temps de la séparation des eaux d'avec les eaux, quand Dieu dit « qu'il y ait une étendue entre les eaux », une étendue qui se nomme ciel.

Ne vous lassez pas de cet avant-propos qui vous semble ahurissant, sinon abrutissant, ne déchirez pas si vite l'affiche sauvage : il ne s'agit pour l'instant que d'une progression dans la compréhension d'une proposition. L'esprit et l'eau, nous les avons rencontrés à l'instant ; le ciel et la terre, nous les découvrons par cette notion d'étendue séparant les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue.

Qu'en est-il enfin de la troisième association citée : le Christ et l'Église ? L'auteur du livre mentionné cite Tertullien qui affirme : « Jamais le Christ n'est sans l'eau. »

Qu'est-ce à dire ? Sous l'aspect de l'antériorité de l'eau, il s'impose très naturellement d'évoquer le baptême de Jésus : je laisse à celles et à ceux qui en auront l'envie, le plaisir de lire Luc 3/21-22 où il est dit que le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe, au moment où le Christ pria en une telle circonstance. Cette troisième affirmation me fait découvrir le *Traité du baptême* de Tertullien², dans lequel il est noté que « c'est donc l'eau qui la première produisit ce qui a vie, afin qu'on ne soit pas surpris que dans le baptême l'eau puisse donner la vie éternelle à notre âme. Dans la formation même de l'homme, Dieu employa l'eau pour achever ce sublime ouvrage. La terre est à la vérité la matière dont l'homme fut fait ; mais cette terre n'eût pas été assez disposée pour cet ouvrage, si elle n'avait été humide et détrempeée. »

Cette citation, désignant l'eau du baptême comme l'agent de la vie éternelle de l'âme, nous aide à concevoir que la traversée de la mer



Simon-Mathurin Lantara (1729-1778), *L'Esprit de Dieu planant sur les eaux*, 1752. Huile sur toile, 52,5 x 63 cm © Musée de Grenoble/Jean-Luc Lacroix

Rouge par le peuple hébreu, expression du salut pour les juifs, sera interprétée dans le christianisme comme la renaissance de l'homme mis au monde et soumis à lui, l'épreuve de la servitude et le désir ou le besoin de repentance (au sens d'un ralliement, d'un retour au Créateur). Cette ouverture de la mer Rouge sera sa délivrance, la préfiguration du baptême tel qu'il est décrit par Luc aux chiffres indiqués ci-dessus ; non seulement le renvoi symbolique de l'esprit de Dieu qui s'est mû à l'origine au-dessus des eaux, mais bien plus : par cette ouverture se produit la manifestation de ce Saint-Esprit, comme vient d'être appréhendé la corporalité de la colombe ; en outre, les exégètes ne manqueront pas de faire un parallèle entre la pureté de la Vierge qui accouche du Christ et la pureté de l'eau du baptême qui va enfanter l'homme nouveau dans l'Église chrétienne.

Parlons maintenant du jardin d'Eden, lieu de l'installation première de l'homme et de la femme, selon la Genèse, puis évoquons la Nouvelle Jérusalem telle qu'elle est présentée dans l'Apocalypse de Jean comme futur séjour des ci-devant vivants, ces deux endroits en rapport avec l'eau. Notons au préalable que ce jardin d'Eden (ou des Délices selon la traduction de l'hébreu du mot éden qui signifie « être fertile, abondant ») est imaginé usuellement comme un paradis ; relevons alors que ce mot paradis a une étymologie qui nous renvoie à un espace où se marque la clôture, un verger clos. Le terme n'existe qu'à trois endroits dans l'Ancien Testament : dans le Cantique des Cantiques (4/13), dans l'Ecclésiaste (2/5) et dans Néhémie (2/8). Il est possible d'avancer que le paradis des Hébreux, la sagesse divine qui se trouve dans l'introspection humaine selon la mystique juive, se manifeste à la fois dans l'auto-révélation et l'auto-dissimulation de Dieu.

Ainsi voyons-nous au second chapitre de la Genèse cet enclos que je laisse le soin de

découvrir par la lecture à ceux que ce point intéresse. Je retiens cette énigme en ces lignes : « Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là [j'insiste sur ce "de là" en m'imaginant que, pour les chrétiens, le jardin de Joseph d'Arimathie, tel qu'il est décrit selon Jean XIX/41, est le terrain d'accueil de cette eau première par laquelle surgissent les retrouvailles avec le Créateur que la dialectique de la Croix et la Résurrection suscite] de là, est-il écrit, il se divisait en quatre bras. » Ces bras sont-ils symboliquement les évangiles canoniques ?

Je m'étonne des richesses qui se trouvent dans la région où coule le premier bras dont le nom signifie « augmentation », le second étant associé au « bondissement ». Je m'étonne de connaître par la géographie la situation des deux derniers bras, le Tigre et l'Euphrate. Pourquoi localiser (l'auto-révélation) ? Pourquoi ne pas localiser (l'auto-dissimulation) ? Ce sont des questions de transmission, non des problèmes de lecture.

Et je continue à m'étonner en lisant le Coran qui reprend comme un aboutissement non pas « le » jardin d'Eden mais les jardins d'Eden. Il est dit en effet dans la sourate XVI, Les Abeilles, au chiffre 31 : « Ils pénétreront dans les Jardins d'Eden où coulent les ruisseaux. Au chiffre 32 : « Entrez au Paradis en récompense de vos actions. »³ L'étonnement croît encore en lisant dans cette même sourate les chiffres 64 à 69. De même qu'une dictée surnaturelle a été soumise au Prophète, de même les bienfaits terrestres sont un Signe de Dieu : l'eau qui fait revivre la terre, le lait, délicieux à boire des troupeaux, la boisson enivrante provenant des vignes, le miel des abeilles grâce auquel les hommes trouvent la guérison. La terre offre aux humains non seulement un aperçu des bonnes choses, la source d'un enseignement, mais les prémices d'une Promesse, ainsi que le décrit la sourate XLVII, Muhammad, au chiffre 15.

Il s'y trouve en effet une peinture de cette Promesse en rapport avec les bienfaits énoncés. « Voici la description du Jardin promis à ceux qui craignent Dieu. Il y aura là des fleuves dont l'eau est incorruptible, des fleuves de lait au goût inaltérable, des fleuves de vin, délices pour ceux qui en boivent, des fleuves de miel purifié. Ils y trouveront aussi toutes sortes de fruits et le pardon de leur Seigneur. »

Par ces versets amenant la conclusion (fin de votre patience ou de votre découragement, amies lectrices, amis lecteurs), il convient de contempler la Nouvelle Jérusalem, de la voir dans ce triomphe de l'eau dont il est question dans cette ville céleste, puisqu'on peut lire cette déclaration surprenante au chapitre 22/1-2 de l'Apocalypse : « Puis l'ange me montra le fleuve de Vie⁴, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de Vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois ; et leurs feuilles peuvent guérir les païens (selon le texte de la Bible de Jérusalem). Guérir les nations selon d'autres versions, notamment celle de Louis Segond. Rangeons dans les bibliothèques les traductions ! *De malédiction (ou d'anathème), il n'y en aura plus !* Retenons que les païens auront des feuilles délicieuses pour menu, c'est le principal : de les savoir à côté du fleuve, ces nations, et de les nourrir.

¹ Joseph Ratzinger/Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Flammarion, 2007, page 267.

² Tertullien (né v. 150/160, mort en 220), *Traité du baptême*, édité par M. Charpentier, Paris, 1844.

³ *Le Coran*, livres I et II, préfacé par J. Grosjean, traduit par D. Masson, Gallimard, 1967. Volume I, *les Abeilles*, p. 326. Volume II, *Muhammad*, page 630.

⁴ Livre prophétique de Daniel (Ancien Testament) : se reporter également au chapitre 12, « Les temps messianiques », chiffre 5 : « Et moi, Daniel, je regardai, et voici, deux autres hommes se tenaient debout, l'un en deca du bord du fleuve, l'autre au-delà du bord du fleuve... ».